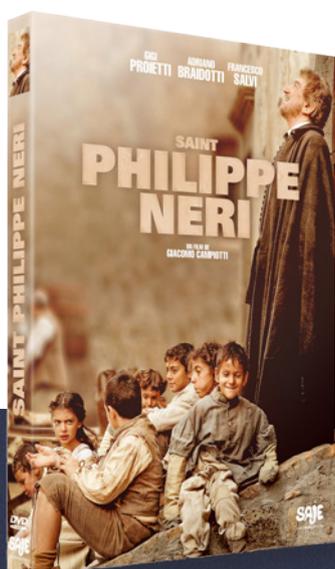


SAINT PHILIPPE NERI

Par le père René Boureau (+)
et par le père Keith Beaumont,
Prêtres de l'Oratoire de France



DOSSIER PASTORAL

SAINT PHILIPPE NERI

Philippe Neri, un jeune florentin

Par le père René Boureau (+)

[Ce texte reprend l'essentiel du premier chapitre d'un livre sur Philippe Neri que le Père René Boureau, Oratorien, avait commencé d'écrire peu de temps avant sa mort. Les intertitres et les citations mis en exergue ne sont pas de son fait.]

C'est à Florence que naît Philippe Néri, le 21 juillet 1515.

Sa famille est modeste. Son père, François, est notaire. A l'époque, et spécialement à Florence, les notaires, sans doute trop nombreux, végétaient souvent. C'était le cas de François, entré tardivement dans la profession et pourvu d'une médiocre clientèle. Une passion aggravait ses difficultés financières : la recherche de la pierre philosophale capable de transmuter en or un métal quelconque. Sa femme, Lucrezia, elle-même de condition très moyenne, avait quelques biens qui ne résistèrent pas à la gérance du mari. Ils eurent quatre enfants, deux filles, et deux garçons, dont le dernier, Antonio, ne survécut pas. Caterina, l'aînée, eut entre autres deux filles religieuses et nous avons cinq lettres de Philippe qui leur sont adressées. Sa cadette, Lisabetta, fit un mariage relativement fortuné. Mais restée veuve et sans enfant, ses biens allèrent à de bonnes œuvres plutôt qu'à Philippe dont la charité lui semblait peu raisonnée. Philippe perd sa mère en 1520. Il avait cinq ans. Son père se remarie avec une femme généreuse et gaie, Alexandra, qui fut pour lui une seconde mère avec laquelle il s'entendit fort bien.



ph: Moris Puccio

En ce début du XVI^e siècle, notre regard rétrospectif voit l'achèvement de la Renaissance et l'amorce d'une ère nouvelle, avec le développement de la Réforme protestante et la réaction de la Contre Réforme catholique. Période de transition, et donc de turbulence. Rappelons-nous le cheminement des idées et des attitudes. Des siècles de christianisme avaient structuré la société autour du postulat judéo-chrétien. Dieu, maître de vérité et père attentif, a pris soin de se révéler aux hommes et de leur révéler le sens, et le mode d'emploi, de la vie. Cette Révélation, il l'a confiée à l'Église, dépositaire accréditée. Toute vérité, dogmatique et morale, est donc soumise au critère de l'Écriture et de l'autorité ecclésiale. Les hommes, mineurs, ne peuvent que se soumettre, ou se démettre, dans le réseau de cet ordre, révélé par Dieu et interprété souverainement par l'Église. Mais vint la Renaissance, celle du monde antique, recouvert par l'édifice chrétien, mais alors redécouvert avec sa puissance de séduction : résurgence d'un humanisme païen où s'exalte l'autonomie de l'homme, sa puissance de création, la liberté de ses comportements, son affranchissement à l'égard de la tutelle divine et cléricale. L'Église elle-même est contaminée avec ses institutions mondanisées, ses pontifes ivres de richesse et de pouvoir, ses mœurs relâchées.

On est proche encore du temps des Borgia ! La Réforme protestante, au XVI^e siècle, proteste contre ces déviations, avec sa densité spirituelle, mais avec, aussi, son cortège de déchirures. La Contre-Réforme catholique tente de recoudre les morceaux et de reconstruire l'édifice lézardé. On précise les dogmes, la morale, les sacrements. Et surtout on réorganise les institutions. C'est l'œuvre du Concile de Trente (1545- 1563). Ce sera l'œuvre aussi d'une série de papes énergiques et délibérément réformateurs.

Citons, en particulier :

Paul IV (1555-1559) : il fait grincer les dents en réduisant considérablement les revenus des cardinaux, en obligeant les évêques de la Curie à résider dans leur diocèse ou en luttant contre le népotisme qui faisait du Saint-Siège la propriété de la famille papale.

Sixte Quint (1585-1590) : il purge Rome du banditisme, réforme la Curie et les ordres religieux, modernise l'urbanisme romain et tente d'établir une version officielle des Écritures. Cette œuvre réformatrice, par voie d'autorité, ne pouvait aboutir que sous la mouvance d'un esprit nouveau. Beaucoup de personnalités spirituelles s'y employèrent, tels Charles Borromée, évêque de Milan, ou Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. L'intervention de Philippe Néri se situera dans cette ligne. Il nourrira l'âme de ce corps que d'autres rebâtissent. Il n'aura pas de pouvoir officiel, il ne construira pas de systèmes, il ne fondera qu'un groupuscule. Mais par la contagion de son être et de sa vie, il apportera l'esprit sans lequel nulle réforme n'est féconde en profondeur.

Fils de la Renaissance, il en comprendra la séduction et se fera accepter de ceux qu'elle a séduits. Alors, avec sa liberté souriante, il leur offrira la séduction encore plus grande d'un humanisme dans le sillage du Christ son unique amour.

L'univers politique est dominé par l'affrontement entre le roi de France François I^{er} (1515-1547) et l'empereur d'Autriche Charles Quint. Le pape est obligé de composer avec eux, s'alliant tour à tour à l'un ou à l'autre. Paul III, d'abord allié du roi de France, l'avait quitté après la déroute de Pavie (1525). Mais, craignant une dangereuse prédominance de Charles Quint, il avait ensuite regagné le camp français. Mal lui en prit. En 1527 les troupes de l'empereur prirent et saccagèrent la ville de Rome.

Plus tard, dans ce même contexte politique, la mise en route du concile de Trente fut très difficile. Les intérêts du roi et de l'empereur divergeaient radicalement. L'empereur était favorable à ce concile susceptible de sauver l'unité de ses États menacés par le schisme protestant. Le roi de France, pour la même raison, était contre. Quand deux ennemis travaillent sur le même chantier, l'un sape ce que l'autre bâtit ! François Ier avait tout intérêt à voir se prolonger une certaine pagaille sur les terres du rival !

L'Italie subissait le contrecoup de ces aléas politiques : alliances, renversements d'alliances, campagnes militaires... Elle-même n'avait pas l'unité que nous lui connaissons aujourd'hui. C'était une mosaïque de petits États plus ou moins indépendants, aux frontières variables. Parmi eux, les États pontificaux occupaient le centre de la péninsule, avec Rome, leur capitale. Le Pape, évêque de Rome et chef de la chrétienté, y cumulait les fonctions de chef d'État, avec son administration, ses finances, ses armées, sa diplomatie, ses intrigues. Et nul ne s'étonnait de voir, le cas échéant, un pape botté, casqué, l'épée au côté...

A l'intérieur de cet univers, le terreau immédiat où Philippe plongea ses racines fut la ville de Florence, au cœur de la Toscane - ville riche à bien des égards, en particulier sur le plan culturel. Son sillage artistique et littéraire la fera surnommer «l'Athènes de l'Italie». C'est la patrie de Dante, Giotto, Fra Angelico, Machiavel, Michel-Ange... et de bien d'autres. Sur le plan politique, l'histoire de Florence, à cette époque, est fort tumultueuse. Une grande famille est au centre des débats, celle des Médicis. Les prétentions de ces «aristocrates» sont combattues par un fort courant «démocratique». Déjà à la fin du XVe siècle, Savonarole avait prêché la révolte. Le début du XVIIe est marqué par une alternance où tour à tour règnent les Médicis et leurs opposants républicains.

C'est en cette ville où se confondaient «l'espérance en Dieu et le désir de la liberté», que Philippe adolescent plongea ses racines.

On en retrouvera les fruits dans toute sa vie. Et la tradition oratorienne en a gardé la saveur «démocratique» à travers les siècles et les continents de son expansion.

Peut-être aussi faut-il rappeler que l'esprit florentin manifestait une heureuse disposition à «tourner en plaisanterie ce qui ne peut se tourner en joie ». L'humour, cette liberté de jouer avec les situations pour en saisir ce qu'elles ont de cocasse, est typique de l'âme toscane. On se tire d'affaire avec un bon mot ou une blague inattendue. Et l'on raffole des recueils de tels ou tels farceurs professionnels. Philippe les citera volontiers. Plus encore, nous le verrons concocter les pires bouffonneries pour le plus grand bien de son âme et pour l'édification de ses ouailles, souvent prises de court. Entre ses mains le canular sera une arme redoutable ! Il fera du rire le moyen d'une rude ascèse. La liberté vaut par ce qu'elle coûte.



Dans ce contexte, que fut la jeunesse de Philippe ? Les détails nous manquent. Enfant, il habitait dans le quartier de San Giorgio, sur la rive gauche de l'Arno, quartier populaire, sur la pente qui mène aux actuels jardins Boboli. Combien de touristes se sont attardés sur ces hauteurs d'où le regard s'étend sur la ville aux mille toits roses, dominés par la coupole de Ste Marie de la Fleur et abrités, dans le lointain, par de puissantes collines montagnaises. Pour une âme contemplative qui s'ouvrira aux profondeurs de l'extase divine, cette ville d'art dans un cadre sculpté par l'art de la nature était un tremplin d'éveil. On raconte que Philippe, lisant les psaumes devant ce décor, rabroua vertement sa sœur au babillage importun. Mais il devait être gentil et disponible, à en juger par le surnom qui lui fut donné : «Pipo buono». Sa sensibilité était à fleur de peau, même à l'égard des animaux qu'il n'aimait pas voir souffrir. Ses études furent sommaires dans la fréquentation des écoles populaires et n'allèrent pas beaucoup plus loin. Un exemplaire de l'Iliade meuble sa bibliothèque de la Vallicella, mais la reliure n'en est pas cassée... Il avait cependant une honnête teinture de latin.

Sur le plan religieux, son enfance ne témoigne pas d'une exceptionnelle précocité. Son père était «pratiquant», mais plus attentif aux lois de l'Église qu'à l'amour évangélique. Lui-même était «dévot», fréquentant l'église de San Giorgio, sa paroisse, ou celle de San Salvatore in Monte, sa voisine. Il allait également à San Michele dont les chants attiraient les fidèles épris de louange.

L'Oratoire de Philippe fera place à cette dimension musicale de la prière. On en retrouvera la trace dans toute la tradition oratorienne. Au XVII^e siècle les oratoriens français seront qualifiés de «Pères aux beaux chants». Et de nos jours à Paris, en plein Forum des Halles, les «chanteurs de Saint Eustache» continueront cette tradition d'une prière tout imprégnée de musique.

La dévotion de Philippe était fervente mais devait à cette époque être sommaire

La dévotion de Philippe était fervente mais devait à cette époque être sommaire en ses contenus, avec, parfois, un petit côté utilitaire qui surprend. S'il avait perdu quelque chose, il priait. Et «ça marchait», estimait-il. Les âmes sensibles à la densité des réalités divines ont du mal à le situer dans le réseau des déterminismes naturels. On dit parfois qu'il faut prier comme si Dieu faisait tout et agir comme si, soi-même, on faisait tout. Il est assez facile de tenir les deux bouts de la chaîne, mais reconnaissons que les maillons intermédiaires ne sont pas évidents... De toute manière le fait révèle en Philippe adolescent un vif sentiment de la présence et de l'action divines jusque dans les détails du quotidien le plus banal. Il en vivra tout au long de son existence. L'univers de Dieu lui sera tout aussi présent que les choses de la vie, dans une évidente intrication.



Source d'une inspiration plus haute, le monastère dominicain de Saint-Marc marqua la jeunesse de Philippe. Il le fréquentait, trouvant près de ces religieux conseils et orientations. On y vivait dans le sillage de Savonarole. De ce dernier, Philippe conservera toujours le souvenir. Au mur de sa chambre, sera épinglé un portrait du héros nimbé d'une auréole. Et sa bibliothèque contiendra l'essentiel de ses œuvres. Les deux hommes étaient fort différents. A l'exaltation de Savonarole, Philippe opposera son équilibre et sa douceur. Mais le sombre prophète dut révéler au souriant vagabond toute une partie de son âme adolescente éprise de ferveur religieuse et de liberté. Savonarole en effet (1452-1498) avait laissé dans Florence un vigoureux sillage. Prédicateur austère aux allures de prophète, ce dominicain de Saint-Marc s'en prenait à toute forme de licence. Devenu maître de Florence, il y instaura un régime politique où la démocratie (et donc la liberté) se teintait de théocratie (et donc de fanatisme totalitaire). Ses démêlés avec Rome le conduisirent au bûcher.

Son souvenir hantait les révoltés de 1527-1530 qui réalisèrent l'éphémère république où Jésus Christ est proclamé roi de Florence, où processions, jeûnes, communions sont les armes de la liberté, où l'emblème du Christ est l'étendard qui donne la victoire. Notre jeune Florentin (il avait 15 ans en 1530) ne pouvait que vibrer en reconnaissant l'idéal qui dormait en lui. Non pas un idéal politique. Il ne se mêlera que très rarement aux affaires. Mais l'idéal d'une vie religieuse où la liberté est à la fois le ressort du dynamisme, le climat de l'apostolat et le principe de l'organisation institutionnelle. Philippe a maintenant 17 ou 18 ans. Pendant quelque temps, il travaille avec son père dans l'étude familiale. A vrai dire, il n'y a guère d'avenir pour lui dans cette charge qui, déjà, nourrit mal son titulaire. Mais voilà que l'occasion se présente d'une issue plus encourageante. Philippe a un oncle, Romolo, cousin germain de son père, qui habite à San Germano, au pied du Mont Cassin. Lui, au moins, il a fait fortune, homme d'affaires habile dans le commerce des tissus et des laines. Sa réussite fait, aux cousins pauvres de Florence, l'impression que nous ferait aujourd'hui ce que nous appelons un «oncle d'Amérique». Or il n'a pas d'enfant et serait heureux d'adopter un membre de sa famille, d'en faire son associé, et, plus tard, son héritier. Il faut saisir cette chance. Le voyage à San Germano est décidé.



ph: Moris Puccio

Nous sommes en 1532-1533. L'accueil de l'oncle Romolo est excellent. Voilà Philippe plongé dans le monde des affaires. Ses habitudes et son tempérament ne l'ont pas préparé à cette rencontre. Dans ce contexte, il trouve une oasis de ressourcement spirituel. Sur la montagne dominant San Germano, se dresse un célèbre monastère : Monte Cassino. Depuis sa fondation par Saint Benoît en 529, les bénédictins y vivent en témoins de l'Évangile, de sa pauvreté généreuse, de sa prière incessante, à la poursuite inlassable de l'unique nécessaire.

Le séjour chez l'oncle fut de courte durée, sans qu'on puisse en préciser la longueur. Le travail qu'on demande à Philippe n'est pas dans ses cordes. Un autre appel le jette vers d'autres horizons. Alors il part. Une voix le convoque. Il ne sait pas vers quoi elle le conduit, mais il y va, confiant. Car cette voix est pour lui celle de Dieu qui l'invite, comme en Chaldée jadis il invita le patriarche des origines : 'Va, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai».

Il semble bien en effet qu'en cette fin d'adolescence, la crise d'une mutation ouvrit en lui des chemins nouveaux. Où ? Quand ? Comment ? On n'en sait rien, mais ce fut une révolution intérieure, une sorte de chemin de Damas, où le jeune homme pieux découvrit la source d'une vie mystique bien au-delà de sa pieuse fidélité. On a parlé de conversion. Le mot convient mal s'il désigne, comme souvent, le passage de l'athéisme à la foi. Philippe n'eut pas à le franchir. Alors s'agit-il d'une conversion morale où le pécheur se détourne du mal pour se convertir au bien ? Philippe y fera quelques allusions : «Après ma conversion, j'ai pleuré mes péchés». L'affirmation est ambiguë. Autant qu'on le sache, Philippe n'a pas connu tels ou tels dérèglements dont il eût dû s'arracher. Ses larmes traduisent probablement le sursaut d'une conscience réveillée qui, rétrospectivement, se désole d'avoir été si lâche ou si tiède. Une générosité neuve découvre que sa bonne conscience n'était pas aussi bonne qu'elle le semblait et déplore ce qui, maintenant, lui paraît n'avoir été qu'une «criminelle» médiocrité.

Alors gardons si l'on y tient le mot de «conversion» mais en lui donnant son sens étymologique : «se tourner vers...» Jusque-là, Philippe regardait vers Dieu, mais son regard distrait par les choses du monde, était un regard partagé. Désormais, il se tourne vers Dieu, unique objet de son attention, unique lumière dont s'éclairent les horizons terrestres, donc unique centre de tout projet dans un don sans partage. Jusque-là il se prêtait. Maintenant il se donne. On aimerait savoir quelles expériences personnelles ont déterminé cette conversion radicale. La discrétion de Philippe ne permet guère d'entrer dans ce jardin secret. De toute manière, l'expérience mystique échappe au regard étranger.

« Désormais l'univers religieux de Philippe sera dominé par la personne du Christ, sa référence constante, le centre de sa pensée, l'âme de sa prière, l'être qu'il aime par-dessus tout. »

Désormais l'univers religieux de Philippe sera dominé par la personne du Christ, sa référence constante, le centre de sa pensée, l'âme de sa prière, l'être qu'il aime par-dessus tout. «Celui qui veut autre chose que le Christ, ne sait pas ce qu'il veut», dira-t-il volontiers. Et sa postérité spirituelle gardera toujours cette attention première à Jésus-Christ. Bérulle se fera «l'apôtre du Verbe incarné». Et l'École française, à sa suite mettra l'accent sur le Mystère de l'Incarnation où Dieu prend corps dans l'humanité et où l'Église est invitée à prolonger ce Mystère en prenant corps, elle aussi, dans les siècles successifs. Tous les chrétiens, certes, de par leur nom même, se rattachent au Christ, mais beaucoup estompent son visage au profit d'un Dieu anonyme, un «Bon Dieu» passe-partout en qui l'on dit croire, que l'on prie, de qui l'on attend secours et vie éternelle. Dans le danger, un cri s'élève : «Mon Dieu !» Philippe, lui, pense et appelle : «Jésus !».

Si le Christ tient ainsi la première place dans la vie de Philippe, on peut légitimement penser que la crise initiale ayant marqué sa mutation radicale, s'est produite aussi, et peut-être d'abord, sur ce terrain. Il connaissait Jésus, le fréquentait, le priait. Mais voici « la » rencontre : une étincelle jaillit, présence lumineuse de Quelqu'un qui est là, vivant, attentif. Non plus le « il » qui désigne en dissociant. Mais le « tu » qui relie en identifiant. Alors, se révèlent le « toi » qui s'offre mais aussi le « moi » qui lui répond. « Jésus, si je te connaissais, je me connaîtrais aussi moi-même », dira souvent Philippe soucieux de raviver l'intensité de sa rencontre originelle. On peut penser que la « conversion » de Philippe fut en quelque sorte un « coup de foudre » mystique pour Jésus, foyer d'un amour qui lui brûlera le cœur, même au sens physique du terme. « Jésus, allume en moi le feu de ton amour ». Philippe répétera souvent cette invocation qui se souvient des heures d'extase. Un jour viendra où ses messes s'immobiliseront, après la communion en d'interminables dialogues intérieurs. « Jésus, sois pour moi Jésus ». Coup de foudre sans cesse recommencé.

« Philippe s'est enchanté de Jésus. Alors sa prière chante avec les battements de son cœur. »

Cet ancrage en la personne de Jésus éclaire bien des aspects de la piété philippine. C'est d'abord son caractère affectif. Elle est expression du cœur plus que d'une froide raison. Toute la gamme des sentiments affleure, joie/ confiance, tendresse... L'émotion même est toujours prête à surgir, agitant son cœur, au point de gêner sa parole et de rendre ses mouvements incontrôlables. Bérulle déroulera sa prière en de longues pages savantes (non dénuées, d'ailleurs, d'un certain lyrisme...). Philippe explose en courtes exclamations où les signes de ponctuation se réduisent au point d'exclamation. C'est que son vis-à-vis n'est pas un « système » une idée abstraite, mais quelqu'un de bien « vivant » et qu'il aime. Philippe s'est enchanté de Jésus. Alors sa prière chante avec les battements de son cœur.

Et c'est aussi parce qu'elle est relation personnelle avec Quelqu'un - et non discours intellectuel - que la piété philippine est familière, au ras des situations concrètes, avec la spontanéité d'un dialogue où les mots sont rares, et répétitifs/ car le moindre est porteur de résonances.

Et surtout, de là vient la liberté philippine. Son maître n'est pas une doctrine, qui aurait la rigidité d'un système, référence contraignante d'une orthodoxie craintive. Trop souvent les doctrinaires virent au totalitarisme ! La loi morale n'est pas un impératif impersonnel pliant la volonté au diktat d'un devoir aliénant. Trop souvent les moralistes virent au sectarisme. Le maître de Philippe, et sa loi, sont un homme dont il entend sans cesse l'appel : « Viens et suis-moi ». Suivre Jésus c'est autre chose que d'obéir à un mode de pensée et d'action. C'est vivre avec... C'est, avec lui, vivre l'aujourd'hui tel qu'il est. D'autant plus que pour Philippe Jésus est certes le Jésus de l'Évangile, dont la parole et les attitudes servent de références, références toujours valables mais références venues du passé dans un regard rétrospectif qui risque de se figer. Pour Philippe, Jésus est un vivant d'aujourd'hui, référence hic et nunc d'un « toi » présent dans la souplesse de la vie présente et ses nécessaires adaptations. Jésus, pour Philippe, est cet autre qui le crée libre.

« Au terme de son adolescence, à l'heure où il quitte San Germano et prend le chemin de Rome, Philippe est déjà, sur les pas de Jésus, le vagabond de Dieu, sans feu ni lieu, libre. »

Certes, une systématisation rationnelle, et son expression verbale, sont nécessaires pour prendre conscience de ce que l'on pense. Certes aussi les institutions conditionnent la consistance et l'unité d'une Église. Et Philippe n'ignore pas ces impératifs, dans une fidélité sans problèmes quoique sans complexes à la pensée chrétienne et à ses implications pratiques. Mais, dans ce large univers, il s'ébroue, libre enfant de Dieu. A d'autres le soin, indispensable, de régler la circulation. Lui, il gambade sur les contre-allées. Parfois même il traverse hors des clous... Il faut de tout pour faire un monde. Le fantaisiste qui suit librement son rêve empêche la rue d'être une fourmilière mécanisée. Il lui arrive même, à travers champs, d'ouvrir des pistes que le cadastre n'avait pas prévues ...

Ce libre pilotage n'est pas celui d'un humanisme sans transcendance. Car pour Philippe, l'homme Jésus n'est pas qu'un homme, même exemplaire. En sa crise initiatique, il a perçu le transfiguré du Thabor, le signe transparent du Dieu invisible. Alors, dans la vallée des hommes il se peut qu'il «ne voie plus que Jésus seul». Mais le Thabor n'est jamais bien loin. Le Jésus qu'il suit est le Fils du Dieu vivant. Il est le Seigneur de toute délivrance : «Le Verbe s'est fait chair pour nous délivrer de la chair», aimera-t-il à dire. Il est l'inspirateur de l'existence, «la voie, la vérité, la vie», suivant une citation évangélique souvent répétée par Philippe. Mais il est aussi le point de départ d'extases qui l'arracheront à lui-même en le donnant à Dieu. Philippe sera, de plus en plus, sujet à de telles «évasions» mystiques, pendant ses messes ou ses prières, mais aussi dans le détail quotidien. Il en arrive à les redouter. «Jésus, laisse-moi dormir:..» Et bien de ses pitreries seront motivées par le désir d'échapper à ces crises mystiques. A la sacristie, avant sa messe, il jouera avec des petits chiens. A l'autel, il interpellera les fidèles ou tripotera le premier objet qui lui tombe sous la main. Sa relation avec Jésus a une force ascensionnelle qui lui fait rechercher un ancrage matériel.

«Viens, et suis-moi.» Jusqu'où ?

Au terme de son adolescence, à l'heure où il quitte San Germano et prend le chemin de Rome, Philippe est déjà, sur les pas de Jésus, le vagabond de Dieu, sans feu ni lieu, libre.

Père René BOUREAU +



ph: Moris Puccio

SAINT PHILIPPE NERI

Commentaire critique du film sur saint Philippe Neri

Par le Père Keith Beaumont, Prêtre de l'Oratoire de France

Les remarques qui suivent portent uniquement sur le contenu et sur le « message » du film. Elles se divisent en trois sections :

- Ce qui est vrai, et surtout ce qui n'est *pas* vrai historiquement.
- Ce qui est – d'une *certaine* manière – « vrai », malgré tout, dans le « message » du film.
- Ce qui *manque* pour « arrondir » et compléter le portrait du personnage.

1. L'HISTORICITÉ DU FILM

Nos sources :

Nous connaissons bien le personnage de Philippe Neri. S'il n'a pas laissé d'écrits à lui, ses contemporains ont beaucoup écrit sur lui. À la fin de sa vie, toute la ville de Rome le connaissait et les témoignages abondent sur les trente ou quarante dernières années de sa vie. Plusieurs disciples ont écrit des biographies relativement peu de temps après sa mort, dont il n'y a pas lieu de mettre en doute les faits essentiels. Le « procès de canonisation », entamée dès 1595, l'année de sa mort, a permis de réunir une foule de témoignages qui, pour l'essentiel, sont concordants. (Philippe a été canonisé – c'est-à-dire reconnu officiellement par l'Église comme saint – en 1622¹.)

Pour l'époque moderne, l'une des meilleures biographies de Philippe, qui est en même temps une histoire sociale, est l'œuvre de deux Français, Louis Ponnelle et Louis Bordet, *Saint Philippe Neri et la société romaine de son temps, 1515-1595*, Paris, Bloud & Gay, 1928, 563 p., nouvelle édition, avec une préface du T.R.P. Maurice Duprey, Supérieur général de l'Oratoire de France, aux Éditions du Vieux Colombier, 1958. Le livre est malheureusement épuisé depuis très longtemps ; l'Oratoire en détient quelques exemplaires.

Un ouvrage plus récent de l'oratorien allemand Paul Türks, *Philippe Neri ou le feu de la joie* (Bayard/Centurion, 1995), lui aussi malheureusement épuisé, donne un bon résumé de ce premier livre.

Un excellent interprète de la vie de Philippe au XIX^e siècle est le cardinal John Henry Newman qui a fondé l'Oratoire de saint Philippe Neri en Angleterre et dont les écrits sur Philippe et sur l'Oratoire ont inspiré un important renouveau de cette dernière institution, au point qu'il est souvent considéré comme un deuxième fondateur de l'Oratoire philippin².

1- Une anecdote amusante : Philippe a été canonisé le même jour qu'Ignace de Loyola, François Xavier, Thérèse d'Avila et Isidore le Laboureur (le saint patron de Madrid). Le bon peuple romain a dit, avec son humour cassant, que ce jour-là on avait canonisé « quatre Espagnols et un saint » !

2- Voir John Henry Newman, *Saint Philippe Neri*. Textes établis, présentés et annotés par Keith Beaumont. Éditions Ad Solem, 2010, 250 p.

Les événements du film

Évidemment on ne peut pas demander à un film de deux heures de tout dire ; des simplifications s'imposent et une certaine « licence poétique » est légitime à condition de ne pas donner lieu à des contre-vérités. Cependant, si certains épisodes du film renvoient à des événements bien attestés historiquement, beaucoup de détails sont faux ! Par exemple :

1. Philippe est né à Florence en 1515. Il arrive à Rome vers 1535, donc à l'âge de 19 ou 20 ans. Le film montre un homme d'une bonne quarantaine d'années arrivant à Rome.
2. Dans le film, en arrivant à Rome il est déjà prêtre ; en réalité, il n'a été ordonné qu'en 1551, seize ans plus tard, à l'âge de 36 ans (ce qui était exceptionnellement tard pour l'époque).
3. Il est vrai que Philippe rêvait de partir « aux Indes » comme missionnaire à l'exemple de François Xavier, compagnon d'Ignace ; mais ce rêve n'est né que *beaucoup* plus tard, *après* son ordination presbytérale. En vue de déterminer s'il avait réellement une telle vocation il est allé consulter non un (ou des) jésuite(s) mais un moine bénédictin, qui l'a renvoyé vers un autre moine, cistercien cette fois ; c'est ce dernier qui lui a déclaré : « tes Indes sont à Rome ». L'épisode se situe en 1556, et non au moment de son arrivée à Rome.
4. La scène de sa rencontre dès son arrivée à Rome avec saint Ignace de Loyola (avec en arrière-fond une sorte de « bureau de recrutement » de la Compagnie de Jésus) est totalement fantaisiste, et de surcroît anachronique : nous sommes en 1535, alors qu'Ignace n'est arrivé à Rome qu'en 1537 et que la Compagnie de Jésus n'a été érigée canoniquement qu'en 1540 !
5. C'est un petit détail, mais le fait de donner à Philippe un exemplaire des *Exercices spirituels* d'Ignace (dont il se sert ensuite comme livre de catéchisme !) est totalement incongru. Les *Exercices* sont un *manuel* à l'usage du directeur spirituel qui « donne » (c'est-à-dire, fait faire) les exercices ; il ne s'agit pas d'un livre à lire pour s'informer ni surtout d'un catéchisme.
6. La communauté florentine de Rome est nombreuse et très soudée ; Philippe fréquente d'abord, comme c'est normal, ses compatriotes. Il est accueilli par un compatriote florentin, Galeotto del Caccia ; mais celui-ci est directeur des douanes et non pas le marchand que semble laisser entendre le film. Il offre à Philippe la gîte et le couvert, mais dans des conditions beaucoup plus rudimentaires que ce que montre le film (par exemple, l'« armoire » de Philippe est une corde à linge tendue sur laquelle il accroche ses vêtements). En contrepartie de ces avantages, Philippe doit servir de précepteur de ses deux *filis* dont l'un s'appelait Michele (comme dans le film) et l'autre Ippolito (devenue une fille, Ippolita, dans le film !).
7. Philippe conservera chez la famille del Caccia un point d'attache pendant 14 ans, jusqu'à son sacerdoce ; mais il vit surtout pendant les dix premières années de sa vie à Rome plus ou moins en « ermite urbain », genre de vie alors connu. Il vit très simplement, mange de manière très frugale (du pain et des olives), et surtout passe beaucoup de temps à *prier*, seul, dans les églises de Rome ou dans les catacombes. Si dans le film on le voit découvrir les catacombes, on ne voit pas qu'elles deviennent pour lui un lieu de prière.
8. Il commence déjà cependant à faire de l'« évangélisation de rue », auprès des « petites gens » : artisans, boutiquiers, employés de magasin et de banque, quelques ouvriers... Un peu plus tard, il attire un public de « jeunes » désœuvrés appartenant aux classes aisées (nous sommes à une époque où seuls travaillent ceux que la nécessité économique y oblige ; et la scolarité est rare et peu prisée, sauf pour les futurs clercs...). **Mais il n'est nulle part question dans les biographies de Philippe d'un apostolat auprès des gamins des rues.** C'est le cas le plus frappant d'inexactitude historique. Ceci dit, en Italie, beaucoup de paroisses ont encore des « patronages » de jeunes, et tous ou presque sont mis sous la protection de saint Philippe, ce qui explique peut-être la « transposition » dans le film de son ministère auprès des gamins de la rue.
9. L'épisode de la « multiplication de la soupe » (très réussi artistiquement) n'est pas attesté historiquement ; il fait penser bien entendu à la multiplication des pains par le Christ, et suggère un parallèle entre Philippe et celui-ci.

10. La présence auprès de la petite communauté de Philippe du neveu du pape, qui deviendra plus tard un espion au solde du cardinal Capusco, paraît être une invention ; elle est peu vraisemblable.
11. Le personnage d'Alessandro est fictif aussi, mais pas invraisemblable.
12. L'apostolat de Philippe dans les hôpitaux est exact : Philippe fait partie d'un groupe de laïcs qui se consacrent aux soins des malades dans les hôpitaux (les médecins sont rares et peu compétents, les hôpitaux sont souvent des mouiroirs), s'occupent des gens (très nombreux) vivant dans la misère, et accueillent les nombreux pèlerins arrivant à Rome souvent dans un état de grande détresse physique et morale. Mais il n'est pas *seul* à exercer ces activités, et il n'en est pas *l'initiateur* : il fait partie d'un *groupe* de laïcs pieux, animés d'un même esprit et formant une sorte de « confraternité » sous la direction de Persiano Rosa (dont le film semble vouloir faire un disciple de Philippe alors qu'il en est le directeur spirituel). (Ce groupe est en outre tout à fait distinct de l'Oratoire.)
13. Malgré le film, *l'oratorio* – le mot signifie d'abord un lieu de prière, puis l'ensemble des « exercices » qu'on y pratiquait sous la direction de Philippe : temps de prière, prédication et instruction, lecture de la Bible et de la vie des saints, etc. – n'a pas été créé pour les gamins de la rue mais pour un public *beaucoup* plus large, plus varié et (souvent) plus *cultivé*. Et sa création n'a lieu qu'après l'ordination sacerdotale de Philippe.
14. De manière générale, le film semble restreindre l'apostolat de Philippe aux milieux *populaires*. En réalité, il attirait un public venu de tous les milieux sociaux et ecclésiastiques ; même des cardinaux de la curie venaient l'écouter, avec sympathie, et il comptait parmi ses « convertis » beaucoup de membres de la noblesse romaine et de la cour papale !
15. *Le passage du temps* : Suggérer le passage du temps est toujours un problème dans un film. Mais on a l'impression que les événements de la première partie (1h. ¼ du film) se déroulent en l'espace d'un petit nombre d'années tout au plus. Or, Philippe a vécu *soixante ans* à Rome ; et pendant les dix premières années, et sans doute plus, il reste relativement inconnu en dehors d'un tout petit cercle.
16. *L'envergure de son rayonnement* : Si les débuts sont modestes et si Philippe vit longtemps dans l'obscurité, au cours des dernières décennies de sa longue vie il devient sans doute le personnage le plus *célèbre* de Rome. On venait même de loin pour le rencontrer et l'écouter. Son rayonnement – qui s'étendait bien au-delà de Rome et même des frontières de l'Italie, et qui fait penser à celui du Curé d'Ars trois siècles plus tard – est tel que les Romains le nomme « l'apôtre de Rome » (il y reste encore vénéré aujourd'hui, comme saint Charles Borromeo à Milan, même chez ceux qui sont dénués de toute ferveur religieuse).



2. CE QUI EST VRAI HISTORIQUEMENT (PLUS OU MOINS) DANS LE FILM

1. Le dénuement de Philippe en arrivant à Rome est exact (mais il est peut-être trop bien habillé, en soutane, que très *peu* de prêtres portaient alors ; et il a un peu d'argent, que le vrai Philippe n'avait pas).
2. Persiano Rosa, que dans le film Philippe rencontre à l'hôpital dont il s'est chargé, est un personnage réel qui joue un rôle important dans la vie de Philippe ; il deviendra le confesseur (=directeur spirituel) de Philippe et c'est lui qui le pousse à se faire ordonner prêtre en 1551 (chose dont Philippe, par humilité, s'estimait indigne). Ils organisent ensemble les soins aux malades et surtout l'accueil des pèlerins qui affluent à Rome ; mais Persiano Rosa semble en avoir été le principal initiateur, et c'est lui qui prit l'initiative d'une « confrérie » à l'église San Girolamo (Saint Jérôme) et qui y a fait entrer Philippe ; c'est surtout après son ordination que Philippe émerge comme un initiateur (création de l'*oratorio*, etc.). Cependant, dans le film Rosa paraît plus jeune que Philippe ; et le personnage historique était, comme Philippe, caractérisé par une grande joie (ce qui ne paraît pas dans le film).
3. Le personnage de Pierotto (gamin qui devient disciple de Philippe et étudiant brillant) est inventé, mais contient quelque chose d'un des plus proches et des plus chers disciples de Philippe, Cesare Baronio (dont le nom fut latinisé en « Baronius »). Philippe le poussa à poursuivre ses études d'histoire, si bien qu'il finit par devenir l'un des plus grands spécialistes de l'histoire de l'Église des premiers siècles. Le non-accueil par Philippe du livre de Pierotto est basé aussi sur un fait réel : lors de la publication du premier volume de ses *Annales ecclésiastiques*, Baronius, naïvement fier de son travail, a voulu présenter le livre à Philippe ; mais celui-ci l'a jeté, avec un dédain apparent, dans un coin : il s'agissait, dans son esprit, d'administrer une leçon d'humilité à son disciple. Baronius succéda à Philippe à la tête de l'Oratoire et fut fait cardinal ; il manqua par deux fois d'être élu pape.
4. La formule, reprise comme un refrain dans le film : « Soyez sages – si vous le pouvez ! » est tout à fait authentique.
5. L'épisode des prostituées : plusieurs biographes mentionnent des pièges de ce genre tendus à Philippe. Une fois, il réussit à « convertir » la jeune femme ; une autre fois, au lieu de vouloir catéchiser, il s'est tout simplement enfui !
6. Le film met l'accent sur le ministère de la *confession* exercé par Philippe ; celui-ci était en effet son ministère privilégié. Pour lui, la confession « est surtout une rencontre avec l'amour de Dieu » (Türks, p. 130). Newman le dit bien aussi, à propos de la formule appliquée à Philippe d'« apôtre de Rome » : « Il fut retenu chez lui, au cœur même de la chrétienté, non pas pour évangéliser, mais pour regagner à la foi ; et son instrument de conversion était non le baptême, mais la pénitence. Le confessionnal était le siège et le sceau de son apostolat personnel. Ainsi, de même que saint François Xavier baptisa des convertis par dizaines de milliers, Philippe, chaque jour et presque à chaque heure, pendant quarante-cinq ans, rétablit, enseigna, encouragea, et guida des pénitents sur la voie étroite du salut. » (« La mission de saint Philippe Neri ».) (Ce ministère était aussi chez lui une forme d'*accompagnement spirituel* – difficile sinon impossible à représenter.)
7. Le film contient, dans les échanges entre Philippe et le cardinal Capusco, des échos (assez exacts) des *débats théologiques* de l'époque (qu'on retrouve au Concile de Trente, 1545-1563), notamment sur la communion eucharistique – sur sa fréquence (Philippe, les Jésuites et d'autres « réformateurs » plaidaient pour la communion fréquente, les rigoristes pour sa rareté), sur le fait ou non de devoir la « mériter », sur les « dispositions » nécessaires pour communier.
8. *Les miracles* : La guérison miraculeuse d'Alessandro, dont Philippe ferme la plaie ouverte, n'a aucun fondement historique connu. Les deux (ou trois) « miracles » de « retour à la vie » (Pierotto, l'enfant d'Annibale, Persiano Rosa que Philippe semble ramener à la vie le temps de le confesser) sont volontiers ambigus. Mais les sources font état de plusieurs « miracles » de ce dernier type et de nombreuses guérisons de malades. Il est difficile, à plus de quatre siècles de distance, et étant donné les connaissances médicales à l'époque, de juger de tels événements ; mais rien ne permet de leur nier, *a priori*, tout fondement historique. (L'on sait aujourd'hui d'ailleurs combien il est difficile de déterminer le moment exact de la mort.) Un autre fait vaut d'être raconté : Philippe fut très souvent appelé au chevet des mourants qui se trouvèrent dans l'angoisse ; sa présence et sa prière leur apportaient une paix extraordinaire.

9. *Les rapports de Philippe avec les papes* : Deux papes paraissent dans le film alors que onze se sont succédés pendant les 60 ans que Philippe vécut à Rome (mais la simplification est ici légitime et nécessaire). Le premier est probablement calqué sur Paul III (1534-1549), bienveillant et vaguement réformateur ; mais Philippe était alors encore laïc et relativement inconnu, et une comparution devant ce pape paraît peu vraisemblable. Le deuxième est probablement calqué sur Paul IV (1555-1559), réformateur acharné, dur et inflexible (c'est lui qui réorganisa l'Inquisition et accrut ses pouvoirs ; c'est en janvier 1559 que fut publié le premier *Index* de livres prohibés, et l'on brûla quantité de livres), et sur Pie V (1566-1572), ancien Grand Inquisiteur. Curieusement, le pontificat du premier était plutôt favorable à l'Oratoire : beaucoup, fuyant les rigueurs de la cour pontificale, venaient chercher refuge dans la joie communicative de Philippe, et l'Oratoire semble avoir été bien vu du pape lui-même ; ce fut seulement pendant une courte période de quelques mois à la fin du pontificat, lorsque le gouvernement de Rome était entre les mains du cardinal Rosario (qui a sans doute inspiré le personnage du cardinal Capusco), que Philippe subit la persécution : Rosario lui interdit d'entendre des confessions (mais pendant quinze jours seulement) et lui reprocha d'entretenir des idées hérétiques et de vouloir fonder une nouvelle secte. La persécution reprit sous Pie V et c'est sous son règne que Philippe connut quelques-unes de ses plus terribles épreuves ; l'Oratoire fut même menacé de fermeture.

Mais Philippe entretenait de bonnes relations avec quatre papes, à partir de Pie IV (1559-1565) avec lequel il collabora à l'œuvre de réforme. Il entretenait même des relations suivies avec trois autres : Grégoire XIII (1572-1585), dont le pontificat vit une véritable « renaissance spirituelle » de l'Église à laquelle Philippe participa ; et Grégoire XIV (1590-1591) et Clément VIII (1592-1605), qui avaient été tous deux ses disciples et qui voulurent tous deux le faire cardinal (ce que Philippe refusa). Il échangeait même des lettres avec le dernier sur un ton de badinage. (Un détail qui se trouve dans le film sous une forme légèrement altérée : Philippe, racontant à un ami que le pape avait voulu le faire cardinal, leva sa barrette et tourna les yeux vers le ciel en s'écriant : « *Paradiso ! Paradiso !* » (Ponnelle et Bordet, p. 479).)

10. *Certains traits fondamentaux de la personnalité de Philippe, notamment :*

Philippe est et reste très marqué par les 18 premières années de sa vie passée à Florence ; ses premiers biographes insistent sur le fait qu'il est Florentin d'origine. Il conservera toujours quelque chose de l'esprit florentin : un esprit de gaieté, d'indépendance et même d'insoumission, un amour des blagues et des facéties.

- La *joie* profonde qui l'habitait intérieurement (et dont la source était pour une large part surnaturelle – mais comment suggérer cela dans un film ?), joie qu'il *communiquait* aux autres.
- Sa spontanéité, sa gaieté, son humour, sa capacité d'émerveillement.
- Son amour de la musique et de la chanson.
- Son *humilité* profonde ; c'est un trait essentiel de son caractère.
- Son caractère déterminé, malgré cette humilité : par exemple, il tient tête au cardinal Capusco.
- Enfin et surtout, sa *relation à Dieu*, faite de confiance, supplication et action de grâce. Sa vie de prière plus généralement. Voir le point suivant.

Sa spontanéité, sa gaieté,
son humour, sa capacité
d'émerveillement.

11. L'importance de la prière, surtout contemplative :

Le film nous montre souvent Philippe en prière et nous donne quelques aperçus de sa prière *contemplative*.

Le film commence avec l'arrivée de Philippe à Rome. Or, bien que les données historiques soient peu précises, pendant les deux années qui séparent son départ de Florence vers l'âge de 18 ans et son arrivée à Rome deux ans plus tard, il *semble* avoir fréquenté des moines bénédictins de la célèbre abbaye du Mont Cassin (peut-être dans un petit prieuré dépendant de l'abbaye). Dans tous les cas, il est *très* marqué par la spiritualité monastique, tant celle des Pères du désert que celle de la tradition bénédictine des origines. Philippe a en lui quelque chose du « moine » (étymologiquement, non pas celui qui cherche la solitude mais celui qui cherche à être « un » ou « unifié » en lui-même afin d'être « un » avec Dieu). Mais il sera moine « dans la ville », au cœur du « monde », et non au « désert ». À Rome, pendant ses dix premières années et même plus tard, il passe beaucoup de son temps à prier, seul, dans les églises ou dans les catacombes. (Il passe tellement de temps à prier dans les catacombes que des contemporains disent qu'il y « vit » pendant dix ans.)

Cette prière silencieuse fait partie aussi des « exercices » de l'*oratorio* : à la fin du jour, quand sonnait l'Angélus, on « méditait en silence une demi-heure durant ; une autre demi-heure était consacrée à la lecture et à la récitation de diverses prières » (Ponnelle et Bordet, p. 155).

Ce rapport privilégié avec Dieu dans la prière fait partie de son être profond ; C'est la véritable clé de la vie et de l'apostolat de Philippe, mais comment exprimer cela dans un film ?

12. *Sa disponibilité à l'égard de tous* : Cela est bien suggéré dans le film, mais (nécessairement, sans doute) à une échelle très réduite. Cette disponibilité est bien décrite par l'un de ses premiers biographes, Bacci : « "il était tout à tous" [1 Co 9, 22]. Il se mettait à la portée des nobles et des roturiers, des jeunes et des vieux, des serviteurs et des prélats, des savants et des ignorants ; et il recevait ceux qui lui étaient inconnus avec une

Il les accueillait
tous de la même
façon

bienveillance toute particulière, et les embrassait avec autant de tendresse et de charité que s'il les attendait depuis longtemps. Il était joyeux au temps voulu ; et prompt aussi à manifester la sympathie en cas de demande. Il les accueillait tous de la même façon, montrant la même bienveillance aux pauvres qu'aux riches, et s'évertuant à les aider tous jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités. Il se rendait tellement accessible et désireux d'accueillir tous ceux qui se présentaient que beaucoup, en conséquence, venaient le voir tous les jours, et certains continuèrent pendant trente, voire quarante

ans, à lui rendre visite, très souvent matin et soir, si bien que sa chambre fut surnommée plaisamment le Foyer de la Gaïeté chrétienne. Non seulement, d'ailleurs, on vint le voir de tous les coins de l'Italie, mais de France, d'Espagne, d'Allemagne, et de toute la Chrétienté ; et même les incroyants et les juifs qui étaient entrés en communication avec lui le révéraient comme un saint homme »³.

3 - Bacci, *Vita di san Filippo Neri*, vol. I, p. 192 ; vol. II, p. 98, cité par John Henry Newman dans *L'Idée d'université*.



ph: Moris Puccio



3. CE QUI MANQUE AU PORTRAIT DE PHILIPPE

Le rapport à l'Église primitive et l'intérêt pour l'histoire :

Le protestantisme a voulu « purifier » la foi chrétienne et la vie de l'Église en revenant aux *sources*, qu'il situait essentiellement dans la Bible. Les réformateurs catholiques (et il faudrait parler non de la « Contre-réforme » – terme polémique inventé par des historiens protestants au XIX^e siècle – mais de la « Réforme catholique ») ont voulu eux aussi revenir à l'Écriture, mais aussi aux tout premiers temps de l'Église : d'où un renouveau d'intérêt pour l'*histoire* des premiers siècles. Philippe se situe dans cette mouvance : il mettait toujours la Bible (« le Livre ») au cœur de sa prédication et de son enseignement ; et il a poussé son disciple (et futur successeur à la tête de l'Oratoire) Baronius à devenir un spécialiste de l'histoire de l'Église des premiers siècles ; ses *Annales ecclesiastiques* constituent un monument d'érudition qui a beaucoup marqué son époque.

Pourquoi l'attrait ressenti par Philippe pour les catacombes ? Cela n'a rien de morbide. On peut l'expliquer par deux raisons : (1) la solitude, le silence et la tranquillité absolus favorisent la prière contemplative ; (2) les catacombes sont le lieu d'enterrement des chrétiens de Rome jusqu'à l'Édit de Constantin ; et Philippe se sent en *communion* profonde avec les *premiers chrétiens*.

L'une des motivations essentielles de la vie de Philippe est, en effet, une volonté de *retour aux origines*, de retour aux *sources* de la foi chrétienne et de l'Église.

L'institut qu'il fonda, l'Oratoire, a été vu aussi par Philippe, et par Baronius, comme un « retour aux origines » : vers des formes d'organisation ecclésiales et liturgiques beaucoup plus simples, plus « primitives » (au sens où l'on parle de l'Église « primitive »), facilitant un rapport plus intime et direct avec Dieu.

Bien évidemment, tout cela ne pouvait pas être montré dans le film. Mais c'est un élément essentiel de la pensée et de la vie de Philippe.

(Il est intéressant de noter en passant que la recherche historique a *beaucoup* progressé au cours du XVI^e siècle : l'état des recherches semblait favoriser, au début du siècle, les théologiens et apologistes protestants ; à la fin du XVI^e siècle, elle favorisait nettement les thèses des théologiens et apologistes catholiques. Ce fait semble montrer que le « flair » de Philippe concernant l'importance de l'histoire était parfaitement juste.)

Le rapport à la culture

Philippe avait un rapport très positif (du moins, en apparence) à la culture artistique et littéraire, à la mode vestimentaire, etc. Plutôt que de condamner, il accueillait tout, persuadé que l'essentiel était la conversion du « cœur » des hommes, et qu'une fois ce cœur converti le reste suivrait de lui-même.

Il faut bien se garder cependant de penser que Philippe accordait une valeur à la culture *en elle-même*. Son but constant était d'amener, ou de ramener, les hommes à *Dieu*, et la culture était simplement de l'ordre des moyens et non une fin. Il s'agissait de l'accueillir afin de la *purifier* et de la *transformer*.

Cet aspect ne paraît guère dans le film.

Son impact extraordinaire sur la ville de Rome

Au début du XVI^e siècle, la ville (et l'Église) de Rome sont, au dire d'un historien, un véritable « égout moral » ; à la fin du siècle, elles sont devenues une « pépinière de saints ». Philippe n'est pas, bien entendu, le seul acteur dans cette transformation. Mais *plus que tout autre homme de son temps*, Philippe, par l'exemple de sa *sainteté* personnelle, a eu un impact dans ce sens.

Le film ne fait pas ressortir cet impact de Philippe sur son époque (est-ce possible dans un film ?). Mais l'impression de la *sainteté* de Philippe ressort très clairement.

P. Keith Beaumont

Prêtre de l'Oratoire de France

10 juin 2016



ph: Moris Puccio



SAINT PHILIPPE NERI

La spiritualité de Philippe Neri

Par le Père Keith Beaumont, Prêtre de l'Oratoire de France

Philippe Néri n'a laissé aucun écrit, n'a élaboré aucune doctrine. Mais il a marqué son temps d'une empreinte profonde. Il rayonnait - et rayonne encore - simplement par sa manière d'être, de vivre et de témoigner. Nous en possédons de nombreuses preuves grâce au procès de canonisation qui fut ouvert quelques mois seulement après sa mort. Parmi les principaux ressorts de sa vie spirituelle, on peut noter :

- La prière, qui imprègne toute sa vie
- La pratique fervente des sacrements : Eucharistie et pénitence
- L'humilité, qu'il n'a cessé de cultiver, chez lui et chez les autres
- La joie, qui le caractérise parmi tous les saints.

LA PRIÈRE

Pour Philippe, la prière est la respiration même de la vie. Passionné de Dieu, en dialogue permanent avec lui, il est authentiquement mystique. Il est habité par son Seigneur. Là est le secret de son extraordinaire rayonnement.

Jeune, Philippe passait des nuits à prier dans les catacombes. Vers la fin de sa vie, il fera construire une loggia au-dessus de sa chambre pour s'y retirer et méditer. Mais il est toujours capable de créer autour de lui une zone de solitude et de silence, même au milieu d'une promenade en groupe. Et rien ne peut l'empêcher de passer chaque jour de longues heures en prière, quelles que soient les sollicitations extérieures, les urgences de ses activités, ou les demandes de ses nombreux disciples.

C'est dans les catacombes de St Sébastien, une nuit de 1544 - Philippe n'avait pas trente ans - que se produit un phénomène mystique. Plongé dans la prière, il vit comme un globe de feu qui franchissait ses lèvres et parvenait jusqu'à son cœur ; une chaleur intense l'envahit ; son cœur se mit à vibrer. Philippe confia plus tard qu'il avait interprété cet événement comme une Pentecôte personnelle.

Il gardera toute sa vie la marque de cette Pentecôte : des palpitations et une chaleur intérieure qui frappaient tous ceux qu'il serrait contre sa poitrine. Son médecin constatera un jour qu'il a une grosseur anormale au niveau du cœur et, lors de l'autopsie, on découvrira que deux de ses côtes se sont écartées pour faire place à ces battements extraordinaires.



« Cette dévotion à l'eucharistie, Philippe la fait partager à ses disciples. En un siècle où l'on ne communie que rarement, où c'est un exploit de le faire quatre fois l'an, Philippe invite à la communion fréquente, quotidienne pour certains. »

Son intimité constante et brûlante avec Dieu se traduit aussi par d'autres manifestations qui le gênent beaucoup. Il tremble, pleure, devient incapable de parler, ne peut plus contrôler son émotion. Ses extases sont fréquentes, il les redoute, mais ce possédé de Jésus Christ ne peut échapper à son emprise.

La prière de Philippe culmine dans l'eucharistie. Encore laïc, il est un fervent des « Quarante heures » (d'adoration du Saint Sacrement) récemment introduites à Rome. Prêtre, la messe devient le moment le plus important de sa journée - et ceux qui ont le privilège d'y participer en sont vivement impressionnés. Dans sa vieillesse, il obtiendra du Pape l'autorisation de célébrer seul, dans une pièce attenante à sa chambre. Son serviteur de messe le quitte après l'offertoire et ne revient que deux heures plus tard, souvent pour trouver Philippe en extase. Malade, presque inconscient, Philippe sera ranimé par la vue de l'hostie et retrouvera des forces pour réclamer qu'on lui donne vite « l'amour de sa vie ». La veille de sa mort - en la fête du Saint Sacrement - il chantera plus qu'il ne dira les paroles de la prière eucharistique.

Mais son ardeur est telle qu'elle lui permet de surmonter tous les obstacles.

Cette dévotion à l'eucharistie, Philippe la fait partager à ses disciples. En un siècle où l'on ne communie que rarement, où c'est un exploit de le faire quatre fois l'an, Philippe invite à la communion fréquente, quotidienne pour certains. Cela lui vaudra des soupçons, des reproches, et même des persécutions. Mais son ardeur est telle qu'elle lui permet de surmonter tous les obstacles. La confession était moins rare. Pour ses disciples, Philippe en fait la pièce maîtresse de leur formation spirituelle. Avant son sacerdoce, il était déjà le confident et le conseiller de beaucoup. Aussitôt prêtre, il prend l'habitude de passer ses matinées entières au confessionnal de San Girolamo. Ses pénitents d'un jour remettent leur vie en question, reviennent, en amènent d'autres. Il les reçoit inlassablement, les guide, cherche pour eux le meilleur chemin de vie. Pour vaincre leur oisiveté et le mauvais usage qu'ils font de leur temps, il les envoie soigner les malades dans les hôpitaux, les emmène en pèlerinage dans les églises, les réunit pour prier. Bientôt les moments de prière s'organisent : L'Oratorio - cet exercice spirituel qui donnera son nom à la future Congrégation - est né. Philippe fut un confesseur exceptionnel. Il « sentait » le péché, disait-il, et bien souvent il dévoilait à ses pénitents des fautes dont ils étaient à peine conscients ou qu'ils n'osaient pas lui avouer. Pour ses disciples le sacrement de pénitence était l'une des rares obligations imposées par Philippe. Et quand certains d'entre eux quitteront San Girolamo pour St Jean des Florentins, ils devront y revenir chaque matin pour recevoir l'absolution. Excès, sans doute, de notre point de vue. Mais authentique chemin de conversion et, à maintes reprises, de sainteté.

L'humilité tient dans la vie de Philippe une place prépondérante. Il la pratique, il l'enseigne, il l'inculque - souvent par des moyens très originaux. Tous les maîtres de vie spirituelle se sont attachés à combattre l'amour de soi, tous ont professé la nécessité de s'effacer au maximum devant Dieu. Si l'homme, comme le dira plus tard Pierre de Bérulle, est «une capacité de Dieu», il faut se vider de soi, pour que Dieu puisse occuper la place. Le Christ se tient à la porte et il frappe. Pour l'accueillir il faut renoncer à sa volonté propre. Alors prend tout son sens la phrase de saint Paul : «Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi».

Philippe s'inscrit dans la longue lignée des maîtres spirituels de tous les temps, mais il le fait à sa façon. Il est l'homme d'une époque, contemporain des bouffons dont nous possédons les recueils de farces et de bons mots. Son propre tempérament, son caractère joyeux, le portent vers le cocasse, voire la dérision. Mais, pour lui, les extravagances empêchent de se prendre au sérieux ; elles sont un mode et un chemin d'humilité, elles expriment la disponibilité et le détachement.

Philippe aime faire rire à ses dépens, déconcerter, scandaliser même, tant il redoute qu'on ait une trop bonne opinion de lui. Il danse et fait le pitre devant des visiteurs attirés par sa réputation de sainteté. A ceux qui s'enquière de lectures édifiantes, il vante un recueil de blagues. Lors d'une procession, entendant des louanges à son propos, il va tirer la barbe d'un garde suisse. Il multiplie les fautes de latin en célébrant la messe devant un prélat entiché de belles lettres. Jusqu'à ses derniers jours il agira ainsi, tant pour lui la dérision de soi est ascèse et chemin de sainteté.

Philippe aime faire rire à ses dépens, déconcerter, scandaliser même...

Ce traitement ne lui est pas réservé, il l'inflige aussi à ses pénitents, à ses disciples les plus chers. Lui n'a de cesse qu'ils soient dépouillés de leur personnage, et apparaissent aux yeux de tous pour ce qu'ils sont : des hommes ordinaires mais que le Seigneur, dans sa bonté, a choisis. Alors le neveu du Pape doit promener dans ses bras, à travers les rues de Rome,

l'affreux petit chien Capriccio. Tel autre se voit affublé d'une queue de renard qui soulève les *lazzi* des gamins et offusque les honnêtes gens. Quand Baronio, invité à un repas de noces, est prié de prononcer un petit discours en l'honneur des nouveaux époux, Philippe lui fait entonner le *Miserere*. Gallonio s'en va prêcher à des moniales, Philippe lui demande d'enlever son manteau car son habit est plein de trous...

On pourrait multiplier les exemples. Si les «victimes» en ont souffert, elles ne se sont pas rebellées, sachant qu'il ne s'agissait pas là de brimades gratuites mais d'utiles renoncements. L'humilité est nécessaire pour se détacher de soi-même, des honneurs et des biens d'ici-bas. Elle apporte cette souveraine liberté dont Philippe a été un si merveilleux témoin. Philippe avait un caractère joyeux, plus, il était la joie même. Rire, plaisanter, chanter, inventer des facéties, pratiquer le canular, tout cela lui était naturel et il ne s'en privait pas. Dès son arrivée à Rome il entraîna dans son sillage de gaieté de nombreux jeunes attirés par ses façons enjouées. Et peu à peu ils découvraient à cette joie une profondeur insoupçonnée. Car Philippe n'était nullement le «ravi», l'innocent qui ne perçoit ni malheur ni misère autour de lui. Il était habité par la joie de l'Esprit ; cette force en lui s'enracinait dans sa totale confiance en Dieu.

Si Philippe croit en l'homme c'est parce qu'il croit en Dieu, et sait que chaque homme porte en lui un germe divin. C'est cela qui alimente sa joie. Il connaît bien les hommes, leurs faiblesses, leurs vices. Il est réaliste, parfois même tenté par le pessimisme. Mais sa flamme, haute et vive, repart à chaque fois. Et toujours il y a la contemplation de la nature, des vastes horizons, il y a la lumière qui descend lentement sur les collines au-dessus des toits de Rome et où Philippe reconnaît des reflets d'éternité. Si sa joie peut rejaillir sans cesse, c'est qu'il n'est jamais loin de la source, si elle pétille comme un feu d'épines, c'est qu'un brasier le consume. Philippe aimait chanter sa joie dans de courts poèmes, qu'un disciple parfois mettait en musique. Le vent a emporté beaucoup de ces feuilles fragiles. Mais l'esprit de Philippe demeure, contagieux, rayonnant.

LA JOIE

« Cette incarnation dans la vie fait de Philippe un maître pour toutes les époques, et la nôtre a beaucoup à retirer de son exemple. »

« Philippe ou la joie chrétienne ». Ainsi s'intitule le livre que son disciple le cardinal Augustin Valier a écrit - à la manière des dialogues de Platon - alors que Philippe était encore en vie. On l'y rencontre dans sa vérité. « La joie affermit le cœur et donne de persévérer dans la bonne voie ». « Soyez joyeux, à condition de ne pas commettre de péché ». L'Esprit Saint habite les âmes simples et candides ; c'est lui le maître de la prière qui nous fait demeurer en vraie paix et joie constante, avant-goût du ciel ».

Saint Paul disait : « Soyez joyeux dans le Seigneur ; je le répète, soyez joyeux » (Phil 4,4). Comme Paul, Philippe n'a éludé ni la gravité ni le drame de l'existence humaine. Comme lui, il nous conjure de mettre notre joie dans le Seigneur et de la faire rejaillir autour de nous.

On comprend dès lors les raisons profondes de son rayonnement. On saisit aussi pourquoi son influence s'est fait sentir dans toutes les couches de la société. Philippe est un homme de plein vent, un homme que son caractère mystique n'a pas éloigné de la vie quotidienne. C'était une conviction pour lui que *« la vie spirituelle, tenue pour difficile, devait être rendue si familière et normale qu'en tout état de vie elle devint aisée et agréable... Tous, en tout état et toute condition, dans leur vie privée et professionnelle, clercs et laïcs, prélats ou princes séculiers, gens de cour, pères de famille, personnes lettrées ou incultes, nobles ou plébéiens, marchands ou artisans, bref tous sont capables de vie spirituelle »* (Talpa).

En somme, avec un tempérament fort différent, nous nous trouvons déjà dans une spiritualité que François de Sales développera un demi-siècle plus tard dans l'Introduction à la vie dévote. Cette incarnation dans la vie fait de Philippe un maître pour toutes les époques, et la nôtre a beaucoup à retirer de son exemple.

